palais et de s'asseoir à sa table. L'humble supérieur se défendit de cet honneur, en le priant de trouver bon qu'il donnât à ses Frères l'exemple de ce qu'il leur prescrivait. La population mit à le visiter un empressement plein de vénération; chacun voulait s'entretenir avec l'homme de Dieu, et lui dire à quel point son œuvre faisait, à Mende, l'admiration de tous[1]. Après avoir séjourné dans cette ville plus de temps qu'il ne l'avait résolu, il dut se soustraire, par une sorte de fuite, aux sollicitations des notables, qui l'engageaient à demeurer parmi eux.

La Providence lui ménageait ces consolations passagères pour le dédommager des graves préoccupations que lui causaient les affaires du procès Clément. Ce fut à Mende, peut-être en juillet 1712, que lui parvinrent les deux sentences du Châtelet[2], dans les circonstances particulièrement pénibles que nous avons racontées.

De Mende il se rendit à Uzès, en passant par les Vans. L'évêque d'Uzès, Michel II Poncet de la Rivière, était fort dévoué aux Frères des Vans, et les entourait de la plus bienveillante protection. Mais il avait, à leur sujet, des prétentions qui eussent été fort gênantes pour l'administration de l'Institut. Content de ses deux instituteurs, il ne voulait pas que leur supérieur les changeât. Leur stabilité, disait-il, est la condition de leur succès; plus ils connaîtront les enfants et leurs familles, plus leur influence grandira. Certes, ce principe était excellent, et tous les chefs de congrégations enseignantes s'en inspirent. Mais, dès lors qu'on bénéficie des avantages d'un Institut, on doit être prêt à en accepter les règlements. Dès lors qu'une congrégation assure de bons maîtres, elle doit être libre de disposer de ses sujets en vue de ses intérêts généraux; car, en se fortifiant elle-même, elle sert indirectement les intérêts de chaque fondation particulière.

[1] Blain, t. II, p. 83. Maillefer, p. 234. — [2] Du 31 mai en faveur de Clément, et du 15 juin en faveur de Rogier.

C'est ce que M. de la Salle expliqua à l'évêque d'Uzès, et le pieux prélat, frappé de ces raisons, le laissa maître de faire aux Vans les changements qu'il méditait. Le frère René reçut une autre obédience, et le frère Henri le remplaça[1]. D'ailleurs, le dissentiment fut si peu grave, que M. de la Salle quitta Uzès comblé des bontés de l'évêque.

D'Uzès il se rendit à Marseille, où il était impatiemment désiré.

§ II

M. DE LA SALLE A MARSEILLE. — ACCUEIL BIENVEILLANT. — PROJETS D'ÉCOLES. — FONDATION D'UN NOVICIAT. — UNE TERRIBLE PERSÉCUTION SOULEVÉE CONTRE LUI. — SON DESSEIN D'ALLER A ROME. — IL QUITTE MARSEILLE, HUMILIÉ ET DÉCOURAGÉ

1712-1713

M. de la Salle n'était pas un inconnu à Marseille. Depuis 1706, on avait eu le loisir d'apprécier son œuvre par les Frères qui enseignaient à l'école de Saint-Laurent. En 1711, il s'était montré en personne, et, en quelques semaines, il avait gagné toutes les sympathies. I avait dû quitter Marseille au moment où l'évêque et le clergé allaient lui proposer des œuvres nouvelles. Aussi n'est-il pas surprenant que, revenu dans le Midi en 1712, il eût été sollicité, par lettres, de condescendre aux vœux qui le rappelaient en Provence. Il dut y arriver dans les derniers jours du mois de juillet.

Il fut très entouré dans les commencements. Les

[1] Le frère Henri y resta jusqu'en 1713, car le 21 août il signa une quittance; au 22 janvier 1714, il était remplacé par le frère Ildefonse, dont la signature est au bas d'une quittance. (Comptes annuels des conseils de la ville des Vans, de 1710 à 1788. Documents communiqués par l'abbé Canaud.)

ecclésiastiques les plus fervents de la ville voulurent s'entretenir avec lui; ils l'invitèrent même à des conférences qu'ils tenaient fréquemment entre eux. Pour étendre son œuvre, ils lui offrirent les écoles charitables des diverses paroisses. C'était aller au-devant de ses désirs; car, dès l'année 1706, lorsqu'il envoya des Frères à l'école du quartier Saint-Laurent, il avait exprimé l'espérance de diriger un jour toutes les écoles de la ville. L'évêque, Xavier de Belsunce[1], qui devint si célèbre à l'occasion de la peste de 1720, ne demandait qu'à seconder ces desseins; il recevait volontiers le serviteur de Dieu, et lui témoignait, ainsi qu'aux Frères, la plus sincère bienveillance.

Mais à ces écoles il fallait préparer des maîtres, et M. de la Salle n'en avait pas. Il fallait surtout des maîtres tirés du pays même, afin qu'ils fussent au courant du langage et des habitudes de la Provence. C'est pourquoi la nécessité d'y créer un noviciat s'imposait. M. de la Salle s'en explique dans une lettre écrite alors au frère Gabriel Drolin[2] :

« J'avais souhaitté vous aller voir, et j'étais prest d'y aller avec un nommé M. Ricordeau..., il y a un mois. Mais il me survint dans ce tems une affaire icy qui retarda ce voyage, parce qu'elle était pressée; elle n'est pas cependant réussie. Il me sera difficile de vous envoyer un Frère que je n'aye commencé un noviciat dans ce pays-ci, que j'y vay commencer incessamment, parce qu'on y veut des gens du pays, à cause de la différence qu'il y a de la langue d'avec celle de France. »

L'embarras du serviteur de Dieu ne fut pas de grande durée. Les ecclésiastiques qui lui avaient fait un si chaleureux accueil mirent tout en œuvre pour hâter la fondation du noviciat. Ce qui lui avait coûté tant de

[1] Ce prélat, né en Périgord l'an 1671, était évêque de Marseille depuis 1709. — [2] Cette lettre, non datée, ne peut être que du mois d'août ou de septembre 1712. *Lettres*, série C, n° 46.

peines à Reims, à Paris et à Rouen, se fit à Marseille comme par enchantement. Presque tous les curés de la ville voulurent contribuer à l'établissement : les uns donnèrent les premiers fonds, les autres garantirent des assurances pour l'avenir; les laïques eux-mêmes subirent l'entraînement. M. de Belsunce montrait le plus de zèle : non content de concourir à l'œuvre par ses deniers, il donna à M. de la Salle une grande marque d'estime en lui accordant, pour tout son diocèse, les pouvoirs les plus étendus. Sans tarder, une maison commode fut louée dans un quartier tranquille; elle fut aussitôt meublée. Les protecteurs du Saint se mirent en campagne pour recruter des novices ; en peu de temps, le nombre des postulants dépassa l'attente du serviteur de Dieu[1].

Cet étrange succès, si nouveau qu'il fût pour lui, ne le déconcerta point. Ayant béni la Providence du secours inespéré qu'elle lui envoyait, il s'appliqua lui-même à établir solidement dans ces jeunes âmes le royaume de Dieu. Pour les former plus à loisir, il s'enferma, avec ses chers novices, comme dans une sorte de désert. A l'abri des vanités et des illusions du monde, il leur révélait les secrets de la perfection religieuse, les nourrissait de sa parole et les animait par ses exemples.

Il interrompit alors presque entièrement sa correspondance avec les Frères, surtout avec ceux du Nord. Cette suspension relative lui semblait utile aux Frères et à l'Institut; car, pensait-il, la tempête soulevée à l'occasion des affaires de Paris n'atteindrait que lui seul, et sa chère œuvre des écoles n'en souffrirait pas. D'ailleurs, depuis qu'il avait reçu communication des sentences si injurieuses du procès Clément, il avait des doutes sur l'attachement des Frères de Paris; s'ils l'avaient toujours reconnu comme supérieur, lui

[1] Blain, t. II, p. 84. Maillefer, p. 255.

auraient-ils transmis ces pièces sans protestations de dévouement? En tout cas, ils étaient sous la direction d'un homme prudent, le frère Barthélemy, qui avait reçu mission de veiller sur eux[1].

Malgré cette extrême réserve, il avait toujours les yeux sur son Institut. Il écrivait encore, du moins de temps en temps, au directeur de Saint-Yon[2] et au frère Joseph[3], visiteur des écoles du Nord : par eux, il continuait d'infuser dans son œuvre l'esprit de Dieu. Aux Frères du Midi il prodiguait ses soins ordinaires. A tour de rôle, il les faisait venir dans sa solitude de Marseille et renouvelait leurs âmes par de ferventes retraites. Les Frères du faubourg Saint-Laurent bénéficiaient principalement de sa présence; car il les faisait venir tous les jours au noviciat, afin qu'ils prissent part aux exercices qui s'y pratiquaient. Cette assiduité, qui aurait dû accroître leur ferveur, devint pour eux, nous le dirons bientôt, une cause de mécontentement et une fâcheuse occasion de révolte[4].

De tous ses disciples, celui que sa sollicitude n'abandonne aucun instant, c'est le frère Gabriel Drolin, à Rome. Il lui écrit fréquemment :

« J'ai fait réponse à toutes vos lettres depuis que je suis en ce pays-cy, » lui dit-il le 16 décembre 1712[5]. Il s'inquiète de sa tenue, il souhaite d'aller bientôt le voir ou de lui envoyer un compagnon :

« Je serais bien aise qu'un second servît à vous retirer des fréquentes pratiques avec le monde... Je regarde ce qui est commencé à Rome comme quelque chose de conséquence; mais il faut attendre que le noviciat que j'ay commencé icy depuis quatre mois soit bien formé, soit pour vous aller voir, soit pour vous envoyer quel-

[1] Blain, t. II, p. 85. — [2] Ibid., p. 85. — [3] Le recueil des lettres en contient qui furent écrites au frère Joseph, par exemple celle du 6 février 1714. *Lettres*, série C, nº 51. — [4] Blain, t. II, p. 86. Maillefer, p. 237. — [5] *Lettres*, série C, nº 60.

qu'un qui sera tiré de ce pays-cy... Ce ne pourra être qu'après Pasques[1]. »

Pour consolider l'œuvre de son noviciat, le serviteur de Dieu en confia la direction au Frère qu'il affectionnait le plus dans ses écoles du Midi, le frère Timothée[2]. Il le rappela de Mende, où il tenait l'école depuis 1710, et l'associa à ses travaux de Marseille. A Mende, il le remplaça par le frère Médard, homme d'humeur fort inconstante, qui avait déjà quitté l'Institut, mais auquel sa bonté venait d'ouvrir les bras. Le passage du frère Médard à Mende n'y fut sans doute point salutaire; en tout cas, il fut de courte durée. En effet, après quelques semaines de travail, le pauvre Frère quitta Mende de son propre chef[3], et, le 18 février 1713[4], il mourut à Alais d'une pleurésie. Instruit de cette désertion, le serviteur de Dieu désigna le frère Bernardin pour remettre sur pied une situation compromise.

A Marseille, les protecteurs empressés de M. de la Salle ne perdaient point de vue leur premier dessein, qui était de confier aux Frères toutes les écoles charitables de la ville. Lorsqu'ils virent le noviciat bien établi, et que de jeunes maîtres parurent en état de faire la classe, ils renouvelèrent leurs instances. La première demande vint du curé de Saint-Martin, François Aubert[5]. Jusqu'alors, l'école de Saint-Martin était restée dans un état très précaire : le payement des maîtres n'avait eu rien d'assuré. Avant d'y introduire les Frères, le curé voulut leur donner des garanties. Pour intéresser les fidèles de sa paroisse à l'œuvre qu'il méditait, il pria la Père jésuite qui prêchait la station de Carême de faire appel à leur générosité. Le zélé religieux[6] s'acquitta de cette mission

[1] *Lettres*, série C, nº 60. — [2] Le frère Timothée (Guillaume-Samson Rafin) était né à Paris sur la paroisse Saint-Séverin, le 14 janvier 1684, et était entré au noviciat en 1700. — [3] Blain, t. II, *Supplément*, p. 111. — [4] D'après l'acte de décès à la mairie d'Alais. — [5] Il fut curé de Saint-Martin de 1704 à 1718. — [6] Son nom est resté inconnu : peut-être était-ce encore le Père Croiset.

avec tant de succès, que ses pieux auditeurs, convaincus de la nécessité de pourvoir à l'éducation des enfants pauvres, s'unirent en un commun effort pour fonder la rente de l'école gratuite. M. de la Salle n'avait plus qu'à choisir des maîtres pour ces classes.

C'était trop de bonheur pour lui. Accoutumé à semer dans les larmes, il craignait qu'une moisson si promptement levée n'arrivât pas à maturité. Jamais la Providence n'en avait usé de cette sorte à son égard : ses entreprises n'avaient réussi qu'au prix de mille contradictions et de perpétuelles souffrances. Il n'osait se livrer à la joie, tant il redoutait la ruine d'œuvres qui ne se fondaient pas sur la croix de Jésus-Christ. Quelles étaient les intentions de ses protecteurs? Étaient-elles inspirées par la foi pure et basées sur une charité sincère? Déjà il commençait à pressentir des vues intéressées dans leur empressement. Ce nuage, léger et presque imperceptible d'abord, grossit et monta sur l'horizon avec une rapidité effrayante; au bout de quelques jours seulement, l'orage éclata sur sa tête.

Un brusque revirement d'opinion s'était opéré, et l'ardeur bouillante que Marseille avait mise au service de M. de la Salle se retournait contre lui en violente persécution. D'où provenait ce changement, si radical et si prompt?

Maillefer l'attribue uniquement à l'attachement très ferme du serviteur de Dieu aux pratiques de son Institut. « Les fréquentes relations que [ses protecteurs] avaient avec lui, dit-il[1], leur donnèrent lieu d'entrer dans une connaissance plus particulière de ses sentiments et des maximes de son gouvernement intérieur. Ils désapprouvaient la plupart des pratiques qu'il avait établies parmi les Frères; elles leur paraissaient trop gênantes. Ils essayèrent de lui persuader de les abandonner ou de les modérer. M. de la Salle, qui ne les avait introduites qu'après une mûre expérience, n'avait garde d'y donner la moindre altération. Il en sçavait trop les conséquences; aussi ce fut en vain qu'ils entreprirent de le faire condescendre à leurs raisons. De là vint cette aversion qu'ils conçurent pour lui, qui fit qu'ils le regardèrent dès lors comme un homme dur, sévère, inflexible, et sur l'esprit duquel il n'y avait rien à gagner. Ils se détachèrent de son amitié insensiblement et se le représentaient comme un censeur tacite de leur conduite. Ils affectèrent même de le décréditer dans les esprits et de le rendre odieux à ceux qui voulaient les entendre. »

[1] Maillefer, p. 241. Dom Maillefer, légèrement incliné vers le parti, épargne toujours les jansénistes.

Ce dissentiment d'ordre pratique est une explication tout à fait insuffisante des excès auxquels on en arriva. Au dire de Blain, ce fut un prétexte, et non la cause réelle[1]. La cause réelle était dans l'opposition irréductible de M. de la Salle au parti de Jansénius.

La lutte janséniste en était alors, en France, à son plus haut degré de chaleur; nulle part elle n'était plus ardente qu'à Marseille. C'était une tactique habile, dans le parti, de gagner, par une lente séduction, les hommes les plus en vue par leur mérite intellectuel ou par leurs œuvres morales. On les entourait, on les flattait, on les assistait : des hommes éminents, mais trop faiblement attachés à la foi romaine, s'étaient laissé prendre au piège. La conquête d'un homme aussi justement estimé que M. de la Salle parut, au parti janséniste, mériter tous les efforts. De là cet accueil si enthousiaste qui lui fut fait, de là cette promptitude à favoriser ses œuvres, de là cette générosité à subvenir à tous ses besoins : rien ne coûtait pour entraîner ce prêtre, dont la sainteté éclatait à tous les regards, dont l'Institut, plein de vitalité, enlaçait la France du Nord au Midi.

[1] Blain, t. II, p. 89-90.

Quelque habilement dissimulé que fût le piège, notre Saint le découvrit et y échappa. Il préféra perdre ses œuvres plutôt que de perdre la pureté de sa foi, plutôt que de donner même le change sur ses sentiments ; car il était aussi incapable d'un lâche compromis que d'une honteuse trahison.

Les jansénistes de Marseille tenaient, sous couleur de piété, des assemblées périodiques. Ils n'avaient pas manqué d'y inviter le fondateur des Frères. Celui-ci, tant par esprit de religion que par déférence pour ses bienfaiteurs, s'y rendait assidu. Longtemps on avait dissimulé devant lui les opinions qui s'y professaient; tout au plus avait-il remarqué que la charité y était peu en honneur et que la critique, parfois la plus acerbe, s'y donnait libre cours. Il se contentait alors de garder le silence. Mais, à la fin, on aborda des questions de doctrine, et le serviteur de Dieu entendit ranger parmi les pélagiens et les ennemis de la grâce ceux qui ne suivaient pas le parti. Provoqué à dire son sentiment, il fit ouvertement profession de sa foi romaine, défendit avec force les vérités qu'on avait combattues et les personnes qu'on avait critiquées. Usant alors d'une liberté tout apostolique, il se plaignit qu'on perdît du temps « en altercations, en invectives, en paroles d'une vaine science »; il conseilla de substituer de vrais discours de piété « aux questions curieuses, vaines et nouvelles, qui engendrent les combats de paroles[1] ».

Ces remontrances fermes aigrirent les gens du parti : au lieu de trouver en lui un disciple docile, ils rencontraient un censeur courageux. Du moment qu'ils désespérèrent de le gagner, ils résolurent de le perdre. Ce fut le mot d'ordre du parti que M. de la Salle était l'ennemi. La guerre, une fois déclarée, fut poussée avec acharnement.

[1] Blain, t. II, p. 89.

Le premier coup vint du côté de Saint-Martin. Le curé, qui n'était sans doute pas janséniste lui-même[1], se prêta du moins complaisamment aux menées du parti[2]. Lorsque tout fut prêt pour introduire les Frères dans son école, il déclara à M. de la Salle qu'il ne la leur confierait pas. En homme habile, qui avait de la naissance et de l'esprit, il prit des détours pour ne pas encourir le blâme de l'opinion.

Il commença par faire entendre aux bienfaiteurs de l'école qu'il valait mieux donner les classes à des ecclésiastiques qu'aux Frères; car, dit-il, les Frères suivent dans leur enseignement des pratiques désastreuses pour l'instruction des enfants, et ils ne rendront, d'ailleurs, aucun service à la paroisse; si les écoles sont aux mains d'ecclésiastiques instruits, les enfants de la paroisse y gagneront. Les bailleurs de fonds une fois gagnés, il se mit en demeure d'avoir l'assentiment de l'évêque; il lui représenta que les donateurs avaient changé d'avis au sujet de l'école, et qu'ils étaient disposés à retirer leurs fonds plutôt que de souffrir qu'on la mît aux mains des Frères. Le pieux prélat, qui ne soupçonnait aucune intrigue, crut le curé sur parole, et, malgré le désir qu'il avait d'établir les Frères dans toutes les paroisses de la ville, il sacrifia ses inclinations personnelles pour ne point soulever la population par un coup d'autorité.

N'ayant plus à craindre aucune opposition, le curé se présenta, l'air abattu, chez M. de la Salle, et lui annonça que l'école de Saint-Martin ne serait pas donnée aux Frères. Et comme il essayait de lui faire agréer les prétextes qui avaient déterminé le changement, le serviteur de Dieu, sans se troubler, mais aussi sans se laisser leurrer, l'interrompit en lui disant simplement : « Dieu soit béni ! apparemment que ce n'est pas sa

[1] S'il eût été janséniste, il n'eût pas invité un Jésuite à prêcher son Carême. — [2] Blain, t. II, p. 87-88. Maillefer, p. 239-240.

volonté que cet établissement se fasse[1]. » Le Saint remercia humblement le curé de Saint-Martin de la peine qu'il s'était donnée, et, demeuré seul, il se prosterna pour adorer les ordres de la Providence.

Les deux Frères de l'école Saint-Laurent n'avaient pas peu contribué à accréditer le préjugé, que, par suite des exigences inflexibles du serviteur de Dieu, la vie des Frères était incompatible avec la bonne tenue des écoles. Astreints par M. de la Salle à venir tous les jours aux exercices du noviciat, ils regrettèrent la liberté d'allure dont ils avaient joui jusqu'alors; moins soucieux du profit que leur vertu pouvait retirer de cette régularité, que peinés de l'assujettissement où ils étaient réduits, ils résolurent de secouer le joug. Au lieu de se plaindre à leur supérieur, qui ne les eût point écoutés, ils allèrent porter leurs doléances aux fondateurs de leur école. Ils prirent ces zélés bienfaiteurs par leur côté sensible; car ils leur représentèrent que ce va-et-vient continuel, de l'école au noviciat, était extrêmement préjudiciable aux classes et nuisible au progrès des enfants. Ils ne manquèrent pas de faire observer qu'une partie des ressources de la fondation passait à l'entretien du noviciat.

La plainte paraissait trop fondée pour n'être pas favorablement accueillie. Les bienfaiteurs prièrent M. de la Salle, dans l'intérêt des écoles, de laisser les deux Frères dans l'état où ils avaient été d'abord. L'humble supérieur s'y résigna, quoiqu'il prévît bien tout le dommage qu'en subiraient les deux indépendants; car, une fois soustraits à sa vigilance, ils ne manqueraient pas de tomber dans le relâchement[2].

C'est ce qui arriva. Leur infidélité leur enleva à tel point le sens moral, que peu de temps après, au plus fort de la persécution, ils eurent l'impudence de dire à

[1] Parole tirée de Maillefer, p. 240. — [2] Blain, t. II, p. 86-87.

leur saint fondateur « qu'il n'était venu en Provence que pour détruire, et non pour édifier ». Au dire de Blain, l'un des deux se trouvait en résidence à Mende lorsque, l'année suivante, le serviteur de Dieu fut rejeté de la maison des Frères[1].

En attendant, leur séparation donna du crédit aux bruits calomnieux que le parti répandait contre M. de la Salle pour le perdre dans l'opinion. On espérait, par ces propos calomnieux, le rendre odieux à la population et le chasser de la ville.

Il fut représenté comme « un homme singulier, dur, outré, inflexible, et sur l'esprit duquel il n'y avait rien à gagner... Le caprice était l'âme de toute sa conduite. Il était entêté et seul de son sentiment; et, ce qui pis est, il voulait mouler les autres sur lui-même. Il les chargeait de fardeaux insupportables, et il les assujettissait à une forme de vie insupportable et sans exemple[2]. »

Dans ces conditions, c'était faire acte d'humanité que de s'attaquer à son noviciat. Sa destruction fut, en effet, résolue. On commença par supprimer les secours pécuniaires qui le faisaient vivre. Mais, contre un homme accoutumé à supporter la faim et la soif, et capable d'inspirer à ses disciples l'amour des plus dures privations, cette tactique n'eût produit aucun résultat. Dans cette place forte que la famine ne pouvait réduire, il fallait pénétrer pour y semer le mauvais esprit.

Les ennemis du serviteur de Dieu ne reculèrent pas devant ce moyen d'attaque. Non contents d'arrêter à la porte et de détourner les postulants qui voulaient entrer, ils s'insinuèrent sournoisement dans l'esprit des novices qu'eux-mêmes avaient placés là, et, par des discours pernicieux, les dégoûtèrent de leur vocation. Les novices infidèles devinrent, hors de la maison, des instruments trop dociles entre les mains du parti. Par eux, les pra-

[1] Blain, t. II, p. 93. — [2] Blain, t. II, p. 90.

tiques du noviciat furent connues jusque dans leur détail, et la malice humaine fit un crime au serviteur de Dieu des exercices qui sont la vie et l'honneur des plus saintes communautés [1].

Toutes ces accusations furent ramassées en un libelle qu'on répandit à profusion dans le public. Par un infâme artifice de la calomnie, les vertus mêmes qui devaient placer un jour M. de la Salle sur les autels et nimber son front d'une gloire impérissable aux yeux de la postérité, la mortification, l'obéissance, l'abnégation de soi-même, l'union à Dieu, furent représentées comme des tendances inhumaines et barbares, propres à ruiner dans les jeunes gens la santé et la raison. Telle était déjà la puissance de la presse, que, par le libelle, la calomnie prit de la consistance et acheva de ruiner la réputation du serviteur de Dieu.

Dans ces douloureuses conjonctures, M. de la Salle ne s'abandonna point lui-même. Pour sauver du moins les derniers débris de ses œuvres, il écrivit un Mémoire justificatif. D'après son biographe, qui sans doute avait lu cette défense, le saint auteur n'avait usé que de paroles de vérité et de charité. Il n'y faisait aucune personnalité contre ses calomniateurs, et ne laissait échapper aucune de ces vivacités de langage qui sont le cri tout spontané de l'amour-propre blessé.

« Tout ce qu'il dit de plus fort, ajoute Blain, fut qu'il apprenait, par son expérience, ce que l'Église avait à craindre d'un parti qui se fortifiait tous les jours, et qu'il prévoyait avec douleur les plaies que l'Épouse du Christ en recevrait [2]. »

Cette réponse, d'une fermeté si digne et si contenue, n'arrêta point la calomnie. On avait lu la diffamation, on ne lut pas la justification. Ainsi vont les choses, chaque fois qu'éclate un scandale : on prête curieusement l'oreille à l'accusation, mais on demeure indifférent à la défense.

[1] Blain, t. II, p. 91. — [2] Ibid., t. II, p. 92.

Le résultat de cette odieuse campagne fut désastreux. Le serviteur de Dieu encourut la mésestime du grand nombre; il perdit l'espoir de s'établir à l'école de Notre-Dame des Accoules; il vit son noviciat dépeuplé et presque entièrement ruiné. Mais rien ne le blessa si profondément que l'attitude de certains Frères à son égard [1]. Plusieurs d'entre eux, tant à Marseille que dans les villes du Midi, profitèrent de la confusion pour se soustraire à la régularité.

« Les plus affermis dans leur vocation furent ébranlés, dit Maillefer, quelques-uns abandonnèrent l'Institut [2]. »

Le frère Ponce, que le Saint avait honoré de sa confiance en le nommant visiteur, donna, en cette occasion, des exemples d'indélicatesse et d'insubordination qu'on ne saurait trop blâmer [3]; quelque amertume qu'en ressentît le serviteur de Dieu, il supporta plusieurs années encore le Frère infidèle et se contenta alors de l'envoyer à Rouen, sous la direction du frère Dosithée [4].

Au plus fort de cette furieuse tempête, notre Saint, résigné à la volonté de Dieu, sut garder son sang-froid. Persuadé que le bien de son Institut exigeait qu'il disparût lui-même, il consulta quelques amis fidèles pour savoir où diriger ses pas. Ils furent d'avis que les circonstances étaient favorables pour qu'il réalisât enfin son vif désir d'aller à Rome. Aucun conseil n'allait mieux à son cœur. Il serait si heureux, lui persécuté pour sa fidélité à la foi romaine, de prier au tombeau des saints

[1] Lucard, *Annales*, p. 294, a contesté cette infidélité des Frères. Son opinion est tout à fait gratuite, puisque les deux biographes qui font autorité, Blain, p. 92, et Maillefer, p. 243, sont du même avis sur ce point. D'ailleurs, il n'y a que du profit à constater ces regrettables défections; car elles mettent en un plus grand relief la physionomie du Saint, et elles ne peuvent être pour les Frères qu'une très salutaire leçon. — [2] Maillefer, t. II, p. 243. — [3] Blain, t. II, p. 92. — [4] Nous empruntons ce détail à Lucard, *Annales*, t. I, p. 294.